



RUE PRINCIPALE DE PEKIN, LA VILLE IMPERIALE DE CHINE.

Voici véritablement trois villes en une. D'abord il y a la ville chinoise entourée par un mur; ensuite la ville tartare où sont situées les Légations, laquelle est, elle aussi entourée d'un mur; enfin la ville impériale dans laquelle se trouve une partie inaccessible au peuple appelée ville défendue. C'est là que demeure l'empereur, l'impératrice. Les étrangers y sont rarement admis.

LES Grands Enterrements DU SIECLE.

L'Angleterre pleure sa souveraine et lui a fait des funérailles splendides. Les préparatifs grandioses, dont les dépêches nous ont donné le détail, nous montraient que la cérémonie serait d'un éclat incomparable. Il semble qu'elle ait dépassé en pompe les manifestations analogues qu'on retrouve dans les annales de la Grande-Bretagne.

On a aussi, en France, connu ces heures douloureuses qui laissent une impression ineffaçable au cœur des plus indifférents. Les Français ont vu leurs deuil nationaux, empreints de grandeur et de majesté. Telles ces funérailles de Louis XVIII, qui furent les plus imposantes auxquelles il ait été donné au peuple de Paris d'assister depuis un siècle.

Il nous semble curieux d'en indiquer l'ordonnance au moment où la nation anglaise est appelée à saluer la dépouille mortelle de la reine Victoria.

Louis XVIII mourut, comme on sait, le 16 septembre 1824. Ce ne fut que huit jours après, le jeudi 23 septembre, que les restes mortels du Roi furent transportés à Saint-Denis. La levée du corps se fit immédiatement après l'arrivée du Dauphin, des ducs d'Orléans et de Bourbon. Le départ du convoi fut salué par le bourdon de Notre-Dame et toutes les cloches des églises de Paris, ainsi que par une salve de cent coups de canon. Le cortège suivit la rue de Rohan, la rue de Rivoli, la rue de Castiglione, la place Vendôme, la rue de la Paix, les boulevards jusqu'à la Porte-Saint-Denis et la rue du Faubourg-Saint-Denis.

Ce cortège, chamarré d'or et d'argent, formé de délégations de l'armée et de tous les grands corps de l'Etat, offrait, par son éclat et son ordonnance, le spectacle le plus imposant qui se pût voir. Cependant, la manifestation la plus grandiose fut celle qu'offrit la cérémonie de l'inhumation qui eut lieu le mois suivant dans la basilique de Saint-Denis. L'entrée du Dauphin fut particulièrement remarquable.

Le prince était accompagné du duc de Blacas, du duc de Damas, du comte Melchior de Polignac, qui tenaient la traîne de son manteau. Venait ensuite le duc d'Orléans. La traîne de son manteau était portée par deux de ses officiers. Les ducs de La Trémouille, de Chevreuse et de Brissac avaient été nommés par le Roi pour porter la couronne, le sceptre et la main de justice. Quand le corps eut été descendu dans le caveau, le roi d'armes y jeta son caducée, sa toque et sa toque d'armes et cria: "Hérault d'armes de France, venez faire vos charges!" Les héraults d'armes limitèrent tous. Puis le roi d'armes commença à appeler les honneurs et dit: "Monsieur le maréchal duc de Raguse, apportez le drapeau de la garde royale."

Le duc ayant accompli la charge qui lui était dévolue, le roi d'armes s'adressa successivement aux ducs de Mortemart, de Luxembourg, de Monchy, de Grammont, etc., qui agirent de même. Puis, suivant le même cérémonial, le comte de Peyrolongue apporta les éperons de Roi; le marquis de Fresnes, les gantelets; le chevalier de Rivière, l'écu; le vicomte de Bongars, la cotte d'armes; le vicomte de Saint-Priest, le pennon; le duc de Polignac, l'épée; et le prince de Talleyrand, la bannière.

Puis le roi d'armes cria de nouveau: "Monsieur le duc d'Uzès, faisant les fonctions de grand-maître de France, venez faire votre office". Les maîtres de l'hôtel s'approchèrent du caveau, rompirent les bâtons et les y jetèrent. Puis la main de justice, le sceptre et la couronne, portés par les ducs de Brissac, de Chevreuse et de La Trémouille, furent descendus dans le caveau par le hérault d'armes. Le duc d'Uzès mit alors le bout du bâton du grand-maître de France dans le caveau et dit à haute voix: "Le Roi est mort!" Le roi d'armes répéta ce cri trois fois. Puis il ajouta: "Ergons Dieu pour le repos de son âme."

Les assistants se jetèrent à genoux et prièrent avec ferveur. Puis ils se relevèrent. Le duc d'Uzès retira son bâton du caveau; le releva et cria: "Vive le Roi!" Le roi d'armes répéta: "Vive le Roi! vive le Roi! Vive le roi Charles, dixième du nom, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre, très chrétien, très auguste, très puissant, notre très honoré seigneur et bon maître, à qui Dieu donne très longue et très heureuse vie. Criez tous: "Vive le Roi!"

Un cri immense acclama le Roi et les fanfares éclatèrent. Une des plus belles, des plus nobles pages du règne de Louis-Philippe fut, sans contredit, celle du retour des cendres de Napoléon. Le grand Empereur dormait à Sainte-Hélène, à l'ombre du drapeau anglais. Louis-Philippe voulut que le conquérant, le héros qui double notre patrimoine de gloire militaire dormît à l'abri du drapeau tricolore, "au milieu des Français qu'il avait tant aimés", qu'il avait rendus un moment les maîtres du monde. La cérémonie resta inoubliable pour ceux qui en furent témoins. Il faut lire les journaux de l'époque pour avoir quelque idée de l'enthousiasme qui saisit alors la nation. Ce n'était pas seulement les cendres de l'Empereur que le prince de Joinville avait ramenées, c'était son corps, à peine déformé, disait le rapport du chirurgien de la Belle-Poule, qui avait assisté là-bas à l'exhumation, son corps encore revêtu du costume traditionnel: les bottes, la culotte blanche, l'habit vert des chasseurs, la Légion d'honneur en sautoir, le petit chapeau légendaire.

Le retour par la Seine, sur la Normandie, puis la Dorade, l'arrivée à Paris, le débarcadere de Courbevoie, le cortège gagnant Paris, la halte symbolique sous l'Arc de Triomphe de l'Etoile, la pompe triomphale aux Invalides, enfin la cérémonie de la mise au tombeau, tout cela fut superbe.

A quelques années de là, les obsèques du général Lamourque provoquèrent une manifestation bruyante qui faillit dégénérer en émeute. Sous le second Empire, on peut citer les obsèques de Béranger, solennelles. Celles aussi du duc de Morny, que le maréchal Magnan présidait. Elles furent d'un grand éclat et fort dignes. La république troisième était à peine assise que l'on entrait M. Thiers. Il eut beaucoup de monde à ses obsèques. On publia certaines pages fâcheuses de sa vie politique pour se rappeler uniquement le vieillard qui, à l'heure où la France était abattue, déchirée, n'en était allé dans les Cours étrangères solliciter un appui que partant on lui refusait. Tel aujourd'hui le président Kruger... Et de même qu'en M. Thiers on n'avait vu que le "libérateur", de même quand Gambetta mourut, on regretta, non point le tribun de nos assemblées politiques, mais l'homme qui avait dirigé la défense à l'heure critique où les préférences s'effaçaient devant l'obligation de sau-

ver la patrie. "... Il est temps encore de montrer au monde ce que c'est qu'un grand peuple qui ne veut pas mourir..." Gambetta, merveilleusement inspiré, avait devant l'ennemi prononcé ces paroles. Cent mille hommes se les rappelaient en suivant sa dépouille mortelle. Nous eûmes ensuite les obsèques de Victor Hugo, le corps exposé sous l'Arc de Triomphe transformé en chapelle ardente, sous la garde des grands cuirassiers à cheval et portant des torches, le peuple de Paris défilant devant le cercueil et venant apporter son hommage. Le mort illustre avait voulu le corbillard des pauvres, il fut fait selon son désir. En un long défilé, qui dura la journée tout entière, des délégations venues de tous les points de l'Europe suivirent le poète jusqu'au Panthéon.

Mac-Mahon, le glorieux maréchal, mourut pendant que les marins russes, sous les ordres de l'amiral Avellan, étaient à Paris. Il fallut les démonstrations du gouvernement russe pour que le gouvernement de la république fit à son ancien Président des funérailles dignes de lui. Tout Paris aussi assista aux obsèques de son ancien compagnon d'armes, le glorieux maréchal Canrobert.

L'enterrement de M. Félix Faure fit une impression des plus vives. Confusément, l'on se rendait compte qu'avec lui disparaissait un rempart contre les ennemis de l'armée, qui déjà levaient la tête. Les obsèques de M. Carnot, tombé à Lyon sous le poignard d'un assassin, avaient fait également sensation profonde.

Les obsèques de M. Carnot coûtèrent cent dix mille francs. Celles du maréchal de Mac-Mahon étaient revenues à vingt mille francs et celles de Gambetta à vingt-et-un mille francs. A combien s'élevèrent les frais des funérailles de la reine d'Angleterre? Le chiffre monte déjà à plusieurs milliers de livres sterling. Le détail sera curieux à connaître.

Là haut, là haut, tout près des anges, dans une petite mansarde dont la fenêtre à tabatière fermait malaisément, Ludovic Apollain, poète, comptait son argent!

Depuis qu'il entretenait un agréable commerce avec elles, c'était le premier salaire que lui valaient les Muses. Et pourtant, il devait avoir du talent, beaucoup de talent, puisqu'il portait de longs cheveux, un visage pâle et un pantalon tirebouchonnant, puisqu'il avait des yeux extatiques et une voix blanche.

Mais l'exercice de la poésie est une profession pour gens riches et il ne nourrit pas ceux qui, emportés par leur nature lyrique, s'y adonnent corps et âme malgré la pénurie de leurs finances particulières. Aussi est-ce le hasard bienveillant, cette providence des rêveurs, qui était venu en aide, un soir, à Ludovic Apollain.

Le poète, pensif devant une soucoupe où se lamentait un verre vide qui avait naguère contenu un liqueur noir décoloré du nom de café, écoutait chanter en sa mémoire les rimes déchirées, n'en était allé dans les Cours étrangères solliciter un appui que partant on lui refusait. Tel aujourd'hui le président Kruger... Et de même qu'en M. Thiers on n'avait vu que le "libérateur", de même quand Gambetta mourut, on regretta, non point le tribun de nos assemblées politiques, mais l'homme qui avait dirigé la défense à l'heure critique où les préférences s'effaçaient devant l'obligation de sau-

ver la patrie. "... Il est temps encore de montrer au monde ce que c'est qu'un grand peuple qui ne veut pas mourir..." Gambetta, merveilleusement inspiré, avait devant l'ennemi prononcé ces paroles. Cent mille hommes se les rappelaient en suivant sa dépouille mortelle. Nous eûmes ensuite les obsèques de Victor Hugo, le corps exposé sous l'Arc de Triomphe transformé en chapelle ardente, sous la garde des grands cuirassiers à cheval et portant des torches, le peuple de Paris défilant devant le cercueil et venant apporter son hommage. Le mort illustre avait voulu le corbillard des pauvres, il fut fait selon son désir. En un long défilé, qui dura la journée tout entière, des délégations venues de tous les points de l'Europe suivirent le poète jusqu'au Panthéon.

Mac-Mahon, le glorieux maréchal, mourut pendant que les marins russes, sous les ordres de l'amiral Avellan, étaient à Paris. Il fallut les démonstrations du gouvernement russe pour que le gouvernement de la république fit à son ancien Président des funérailles dignes de lui. Tout Paris aussi assista aux obsèques de son ancien compagnon d'armes, le glorieux maréchal Canrobert.

L'enterrement de M. Félix Faure fit une impression des plus vives. Confusément, l'on se rendait compte qu'avec lui disparaissait un rempart contre les ennemis de l'armée, qui déjà levaient la tête. Les obsèques de M. Carnot, tombé à Lyon sous le poignard d'un assassin, avaient fait également sensation profonde.

Les obsèques de M. Carnot coûtèrent cent dix mille francs. Celles du maréchal de Mac-Mahon étaient revenues à vingt mille francs et celles de Gambetta à vingt-et-un mille francs. A combien s'élevèrent les frais des funérailles de la reine d'Angleterre? Le chiffre monte déjà à plusieurs milliers de livres sterling. Le détail sera curieux à connaître.

Là haut, là haut, tout près des anges, dans une petite mansarde dont la fenêtre à tabatière fermait malaisément, Ludovic Apollain, poète, comptait son argent!

Depuis qu'il entretenait un agréable commerce avec elles, c'était le premier salaire que lui valaient les Muses. Et pourtant, il devait avoir du talent, beaucoup de talent, puisqu'il portait de longs cheveux, un visage pâle et un pantalon tirebouchonnant, puisqu'il avait des yeux extatiques et une voix blanche.

Mais l'exercice de la poésie est une profession pour gens riches et il ne nourrit pas ceux qui, emportés par leur nature lyrique, s'y adonnent corps et âme malgré la pénurie de leurs finances particulières. Aussi est-ce le hasard bienveillant, cette providence des rêveurs, qui était venu en aide, un soir, à Ludovic Apollain.

Le poète, pensif devant une soucoupe où se lamentait un verre vide qui avait naguère contenu un liqueur noir décoloré du nom de café, écoutait chanter en sa mémoire les rimes déchirées, n'en était allé dans les Cours étrangères solliciter un appui que partant on lui refusait. Tel aujourd'hui le président Kruger... Et de même qu'en M. Thiers on n'avait vu que le "libérateur", de même quand Gambetta mourut, on regretta, non point le tribun de nos assemblées politiques, mais l'homme qui avait dirigé la défense à l'heure critique où les préférences s'effaçaient devant l'obligation de sau-

Là haut, là haut, tout près des anges, dans une petite mansarde dont la fenêtre à tabatière fermait malaisément, Ludovic Apollain, poète, comptait son argent!

Depuis qu'il entretenait un agréable commerce avec elles, c'était le premier salaire que lui valaient les Muses. Et pourtant, il devait avoir du talent, beaucoup de talent, puisqu'il portait de longs cheveux, un visage pâle et un pantalon tirebouchonnant, puisqu'il avait des yeux extatiques et une voix blanche.

Mais l'exercice de la poésie est une profession pour gens riches et il ne nourrit pas ceux qui, emportés par leur nature lyrique, s'y adonnent corps et âme malgré la pénurie de leurs finances particulières. Aussi est-ce le hasard bienveillant, cette providence des rêveurs, qui était venu en aide, un soir, à Ludovic Apollain.

Le poète, pensif devant une soucoupe où se lamentait un verre vide qui avait naguère contenu un liqueur noir décoloré du nom de café, écoutait chanter en sa mémoire les rimes déchirées, n'en était allé dans les Cours étrangères solliciter un appui que partant on lui refusait. Tel aujourd'hui le président Kruger... Et de même qu'en M. Thiers on n'avait vu que le "libérateur", de même quand Gambetta mourut, on regretta, non point le tribun de nos assemblées politiques, mais l'homme qui avait dirigé la défense à l'heure critique où les préférences s'effaçaient devant l'obligation de sau-

Là haut, là haut, tout près des anges, dans une petite mansarde dont la fenêtre à tabatière fermait malaisément, Ludovic Apollain, poète, comptait son argent!

Depuis qu'il entretenait un agréable commerce avec elles, c'était le premier salaire que lui valaient les Muses. Et pourtant, il devait avoir du talent, beaucoup de talent, puisqu'il portait de longs cheveux, un visage pâle et un pantalon tirebouchonnant, puisqu'il avait des yeux extatiques et une voix blanche.

Mais l'exercice de la poésie est une profession pour gens riches et il ne nourrit pas ceux qui, emportés par leur nature lyrique, s'y adonnent corps et âme malgré la pénurie de leurs finances particulières. Aussi est-ce le hasard bienveillant, cette providence des rêveurs, qui était venu en aide, un soir, à Ludovic Apollain.

Le poète, pensif devant une soucoupe où se lamentait un verre vide qui avait naguère contenu un liqueur noir décoloré du nom de café, écoutait chanter en sa mémoire les rimes déchirées, n'en était allé dans les Cours étrangères solliciter un appui que partant on lui refusait. Tel aujourd'hui le président Kruger... Et de même qu'en M. Thiers on n'avait vu que le "libérateur", de même quand Gambetta mourut, on regretta, non point le tribun de nos assemblées politiques, mais l'homme qui avait dirigé la défense à l'heure critique où les préférences s'effaçaient devant l'obligation de sau-

vous assez aimable pour me passer les allumettes? Apollain, que l'on faisait ainsi dégringoler de son rêve, eut un air surpris et même stupide; il regarda son interlocuteur curieusement et, se rendant compte qu'il était sur terre, il passa, ainsi qu'on le lui demandait, les bouts de bois monopolisés par la Régie, en y ajoutant un aimable: "Avec plaisir. La glace rouspée, le voisin réprit: "Vous m'excusez, monsieur, de vous avoir interrompu dans vos réflexions... car vous aviez l'air plongé dans de profondes réflexions. "En effet, condescendit le poète. "Vous ne prenez rien? "Non. "Pourquoi? "Parce que... Je puis bien vous le dire, car vous avez l'air d'un brave homme... Je ne prends rien parce que je n'ai pas d'argent. Apollain fut stupéfié de la perspicacité de l'inconnu; il resta quelques secondes sans répondre, puis, s'étant remis, il dit: "Ou avez-vous vu cela? "Puisque vous n'avez pas le sou! répliqua le voisin avec un large sourire. Devant cette implacable logique, Ludovic Apollain n'eut plus qu'à avouer: "Vous l'avez dit: je suis poète! "Moi, je suis confiseur! "Comme ça se trouve? "Et vous avez de la chance de me rencontrer. "....? interrogea le poète. "Prenez un bock et écoutez-moi. Apollain commanda majestueusement un demi, en but une large rasade et se mit en devoir d'ouvrir son obligeant interlocuteur. "Voilà, reprit celui-ci. Ma maison jouit d'une séculaire réputation sur la place de Paris, elle a pour enseigne: Au Renard blanc, spécialité de bouchées à l'angélique et de caramels à la rose... Mais, j'en ai assez de vendre ma marchandise dans des sacs ornés de vignettes plus ou moins artistiques; je veux aussi que le poète y ajoute son charme, puisque mes gâteries sont tout spécialement destinées aux femmes!... Je cherche un poète, voulez-vous être l' élu? "Je veux l'être! accepta avec enthousiasme, Ludovic Apollain. "Vous me ferez des quatrains des distiques, des sonnets... "Je vous ferai des ballades. "Que vous écririez vous-même sur mes autographes! "Vous me les vendrez... "Bien entendu! "Il m'en faudra pour les fiancées et les jeunes épouses... "Je vous en ferai même pour les belles mères. "Allons, venez me voir demain matin entre neuf et dix! "J'irai. "Vous reprenez un bock? "Avec délice!... Garçon, un demi! Le lendemain matin, ainsi qu'il l'avait promis, Ludovic Apollain fut au Renard blanc entre neuf... et midi, car les poètes, quoique vertueux, n'aiment pas à voir lever l'aurore. Il s'entendait avec le confiseur. D'un commun accord, il fut convenu que les distiques seraient payés 25 centimes, les quatrains 50, les sonnets 1 fr. 50 et les ballades 2 francs. Et le poète en fit, en fit... Donc, Ludovic Apollain comptait son argent. Soudain on frappa à sa porte. "Entrez! dit-il en remettant précipitamment dans sa poche les écus et les francs. Un tout jeune homme qu'il reconnut pour être employé à la confection des bouchées à l'angélique du Renard blanc, entra; il tenait une lettre à la main. "Bonjour, m'sieur, dit-il; voilà une lettre pour vous. "Une lettre pour moi? s'étonna le poète. "Oui, elle est arrivée à la maison à votre nom et le patron vous la renvoie. "Ah! il y a une réponse? "Non, m'sieur. Le jeune homme se retira, non sans avoir dit ironiquement, comme s'il avait reçu un fastueux pourboire: "Merci, m'sieur. Ludovic Apollain, intrigué, ouvrit fébrilement la lettre: dès la première ligne il rougit. Voici ce que disait la missive: "Monsieur le poète, "Excusez mon audace, qui est grande; je suis certain que votre cœur me pardonnera. J'ai vu vos vers sur un sac de croûtes en chocolat dont on m'a fait cadeau et j'en ai été touché. "Un poète comme vous ne peut être qu'un homme supérieur et l'on n'a pas besoin de vous voir pour vous estimer; je suis orpheline, j'ai quelques fortunes et je suis seule avec un gouvernante et une bonne. "Je serais au comble du bonheur si vous vouliez consentir à venir prendre le thé chez moi le mardi ou le vendredi: on fait de la musique.

"Je n'ai pas besoin de vous en dire plus long. Votre grande âme me comprendra. "Daignez recevoir, monsieur le poète, mes compliments les plus chaleureux. "CÉLESTE MOUTON." Apollain resta abasourdi pendant quelques secondes. Il relut la lettre et se mit à rêver. Des projets de mariage s'ébauchèrent en son esprit fébrile; il se voyait déjà conquérant à l'entel sa correspondante, si jolie dans sa toilette de mariée et si douce, comme son nom. Car il ne pouvait en douter, c'était une proposition déguisée d'amour. O prestige de la poésie! Le mardi ou le vendredi? Le poète était perplexé. Présimement la journée de mardi s'échappait. Peut-être aurait-il l'air de montrer un empressement de mauvais aloi en allant le jour même? Et puis, aurait-il le temps de s'acheter une paire de souliers vernis et une cravate blanche? D'autre part, attendre jusqu'au vendredi c'était se vouer au supplice de la curiosité et de l'attente anxieuse. Pourrait-il y tenir? Non; il valait mieux qu'il se décidât tout de suite. En moins de temps qu'il ne faut pour le chanter, Ludovic Apollain enfila sa redingote et descendit l'escalier. Dans la rue il se dirigea vers un cordonnier pour se chausser de vernis, puis vers un chausseur pour se cravater de blanc. Aîné équipé, le cœur treussant, il prit le chemin de la demeure de Mlle Céleste Mouton dont l'adresse était sur la lettre. Arrivé devant la maison il eut comme une hésitation, mais il en triompha bientôt et monta, selon l'indication de la concierge, au deuxième étage, où une vieille bonne vint lui ouvrir. On l'introduisit, tout ému, dans un salon aux tons faibles. Deux dames y étaient installées dans des fauteuils. L'une semblait porter péniblement la quarantaine sonnée; l'autre, sensiblement plus jeune, avait une figure avenante. C'est à cette dernière que Ludovic Apollain, poète, adressa tout d'abord ses hommages, en s'inclinant cérémonieusement: "Mademoiselle, je me suis permis... Mais la personne ainsi honorée se leva vivement et, désignant sa voisine, dit sur un ton de présentation, avec respect, comme pour réparer une gaffe: "Mademoiselle Céleste Mouton. L'effet fut prodigieux. Apollain se redressa, pâlit, rougit, bégaya, balbutia des excuses. Mais le coup fatal avait été porté à ses illusions. Ce n'était pas là la jolie fiancée qu'il avait entrevue dans sa rêverie, ce n'était pas là l'adorable épouse qu'il avait promise à son cœur. En vain la demoiselle d'âge mûr, que l'incident avait quelque peu froissée, essayait-elle, par des grâces sarrasines, de faire oublier les rides qui, sous la coiffe de pond-e-de-riz, proclamaient irrévocablement le nombre respectable de printemps pendant lesquels elle avait soupiré; en vain les autres invitées, venues les ans après les autres, se dépenaient-elles en esprit facile; en vain un professeur de piano massacrât-il quelques morceaux d'opéras, le poète ne pouvait se remettre de sa blessure morale. Et quand après deux mortelles heures passées dans le salon de Mlle Céleste Mouton, Ludovic Apollain se retrouva dans la rue il se prit à regretter profondément de s'être laissé si subitement porter au bonheur qu'il devait attendre. "Et voilà, se dit-il en forme de conclusion, où mène le prestige de la poésie: à être l'objet de la flamme d'une orpheline de quarante-cinq ans.

"Je n'ai pas besoin de vous en dire plus long. Votre grande âme me comprendra. "Daignez recevoir, monsieur le poète, mes compliments les plus chaleureux. "CÉLESTE MOUTON." Apollain resta abasourdi pendant quelques secondes. Il relut la lettre et se mit à rêver. Des projets de mariage s'ébauchèrent en son esprit fébrile; il se voyait déjà conquérant à l'entel sa correspondante, si jolie dans sa toilette de mariée et si douce, comme son nom. Car il ne pouvait en douter, c'était une proposition déguisée d'amour. O prestige de la poésie! Le mardi ou le vendredi? Le poète était perplexé. Présimement la journée de mardi s'échappait. Peut-être aurait-il l'air de montrer un empressement de mauvais aloi en allant le jour même? Et puis, aurait-il le temps de s'acheter une paire de souliers vernis et une cravate blanche? D'autre part, attendre jusqu'au vendredi c'était se vouer au supplice de la curiosité et de l'attente anxieuse. Pourrait-il y tenir? Non; il valait mieux qu'il se décidât tout de suite. En moins de temps qu'il ne faut pour le chanter, Ludovic Apollain enfila sa redingote et descendit l'escalier. Dans la rue il se dirigea vers un cordonnier pour se chausser de vernis, puis vers un chausseur pour se cravater de blanc. Aîné équipé, le cœur treussant, il prit le chemin de la demeure de Mlle Céleste Mouton dont l'adresse était sur la lettre. Arrivé devant la maison il eut comme une hésitation, mais il en triompha bientôt et monta, selon l'indication de la concierge, au deuxième étage, où une vieille bonne vint lui ouvrir. On l'introduisit, tout ému, dans un salon aux tons faibles. Deux dames y étaient installées dans des fauteuils. L'une semblait porter péniblement la quarantaine sonnée; l'autre, sensiblement plus jeune, avait une figure avenante. C'est à cette dernière que Ludovic Apollain, poète, adressa tout d'abord ses hommages, en s'inclinant cérémonieusement: "Mademoiselle, je me suis permis... Mais la personne ainsi honorée se leva vivement et, désignant sa voisine, dit sur un ton de présentation, avec respect, comme pour réparer une gaffe: "Mademoiselle Céleste Mouton. L'effet fut prodigieux. Apollain se redressa, pâlit, rougit, bégaya, balbutia des excuses. Mais le coup fatal avait été porté à ses illusions. Ce n'était pas là la jolie fiancée qu'il avait entrevue dans sa rêverie, ce n'était pas là l'adorable épouse qu'il avait promise à son cœur. En vain la demoiselle d'âge mûr, que l'incident avait quelque peu froissée, essayait-elle, par des grâces sarrasines, de faire oublier les rides qui, sous la coiffe de pond-e-de-riz, proclamaient irrévocablement le nombre respectable de printemps pendant lesquels elle avait soupiré; en vain les autres invitées, venues les ans après les autres, se dépenaient-elles en esprit facile; en vain un professeur de piano massacrât-il quelques morceaux d'opéras, le poète ne pouvait se remettre de sa blessure morale. Et quand après deux mortelles heures passées dans le salon de Mlle Céleste Mouton, Ludovic Apollain se retrouva dans la rue il se prit à regretter profondément de s'être laissé si subitement porter au bonheur qu'il devait attendre. "Et voilà, se dit-il en forme de conclusion, où mène le prestige de la poésie: à être l'objet de la flamme d'une orpheline de quarante-cinq ans.

"Je n'ai pas besoin de vous en dire plus long. Votre grande âme me comprendra. "Daignez recevoir, monsieur le poète, mes compliments les plus chaleureux. "CÉLESTE MOUTON." Apollain resta abasourdi pendant quelques secondes. Il relut la lettre et se mit à rêver. Des projets de mariage s'ébauchèrent en son esprit fébrile; il se voyait déjà conquérant à l'entel sa correspondante, si jolie dans sa toilette de mariée et si douce, comme son nom. Car il ne pouvait en douter, c'était une proposition déguisée d'amour. O prestige de la poésie! Le mardi ou le vendredi? Le poète était perplexé. Présimement la journée de mardi s'échappait. Peut-être aurait-il l'air de montrer un empressement de mauvais aloi en allant le jour même? Et puis, aurait-il le temps de s'acheter une paire de souliers vernis et une cravate blanche? D'autre part, attendre jusqu'au vendredi c'était se vouer au supplice de la curiosité et de l'attente anxieuse. Pourrait-il y tenir? Non; il valait mieux qu'il se décidât tout de suite. En moins de temps qu'il ne faut pour le chanter, Ludovic Apollain enfila sa redingote et descendit l'escalier. Dans la rue il se dirigea vers un cordonnier pour se chausser de vernis, puis vers un chausseur pour se cravater de blanc. Aîné équipé, le cœur treussant, il prit le chemin de la demeure de Mlle Céleste Mouton dont l'adresse était sur la lettre. Arrivé devant la maison il eut comme une hésitation, mais il en triompha bientôt et monta, selon l'indication de la concierge, au deuxième étage, où une vieille bonne vint lui ouvrir. On l'introduisit, tout ému, dans un salon aux tons faibles. Deux dames y étaient installées dans des fauteuils. L'une semblait porter péniblement la quarantaine sonnée; l'autre, sensiblement plus jeune, avait une figure avenante. C'est à cette dernière que Ludovic Apollain, poète, adressa tout d'abord ses hommages, en s'inclinant cérémonieusement: "Mademoiselle, je me suis permis... Mais la personne ainsi honorée se leva vivement et, désignant sa voisine, dit sur un ton de présentation, avec respect, comme pour réparer une gaffe: "Mademoiselle Céleste Mouton. L'effet fut prodigieux. Apollain se redressa, pâlit, rougit, bégaya, balbutia des excuses. Mais le coup fatal avait été porté à ses illusions. Ce n'était pas là la jolie fiancée qu'il avait entrevue dans sa rêverie, ce n'était pas là l'adorable épouse qu'il avait promise à son cœur. En vain la demoiselle d'âge mûr, que l'incident avait quelque peu froissée, essayait-elle, par des grâces sarrasines, de faire oublier les rides qui, sous la coiffe de pond-e-de-riz, proclamaient irrévocablement le nombre respectable de printemps pendant lesquels elle avait soupiré; en vain les autres invitées, venues les ans après les autres, se dépenaient-elles en esprit facile; en vain un professeur de piano massacrât-il quelques morceaux d'opéras, le poète ne pouvait se remettre de sa blessure morale. Et quand après deux mortelles heures passées dans le salon de Mlle Céleste Mouton, Ludovic Apollain se retrouva dans la rue il se prit à regretter profondément de s'être laissé si subitement porter au bonheur qu'il devait attendre. "Et voilà, se dit-il en forme de conclusion, où mène le prestige de la poésie: à être l'objet de la flamme d'une orpheline de quarante-cinq ans.

"Je n'ai pas besoin de vous en dire plus long. Votre grande âme me comprendra. "Daignez recevoir, monsieur le poète, mes compliments les plus chaleureux. "CÉLESTE MOUTON." Apollain resta abasourdi pendant quelques secondes. Il relut la lettre et se mit à rêver. Des projets de mariage s'ébauchèrent en son esprit fébrile; il se voyait déjà conquérant à l'entel sa correspondante, si jolie dans sa toilette de mariée et si douce, comme son nom. Car il ne pouvait en douter, c'était une proposition déguisée d'amour. O prestige de la poésie! Le mardi ou le vendredi? Le poète était perplexé. Présimement la journée de mardi s'échappait. Peut-être aurait-il l'air de montrer un empressement de mauvais aloi en allant le jour même? Et puis, aurait-il le temps de s'acheter une paire de souliers vernis et une cravate blanche? D'autre part, attendre jusqu'au vendredi c'était se vouer au supplice de la curiosité et de l'attente anxieuse. Pourrait-il y tenir? Non; il valait mieux qu'il se décidât tout de suite. En moins de temps qu'il ne faut pour le chanter, Ludovic Apollain enfila sa redingote et descendit l'escalier. Dans la rue il se dirigea vers un cordonnier pour se chausser de vernis, puis vers un chausseur pour se cravater de blanc. Aîné équipé, le cœur treussant, il prit le chemin de la demeure de Mlle Céleste Mouton dont l'adresse était sur la lettre. Arrivé devant la maison il eut comme une hésitation, mais il en triompha bientôt et monta, selon l'indication de la concierge, au deuxième étage, où une vieille bonne vint lui ouvrir. On l'introduisit, tout ému, dans un salon aux tons faibles. Deux dames y étaient installées dans des fauteuils. L'une semblait porter péniblement la quarantaine sonnée; l'autre, sensiblement plus jeune, avait une figure avenante. C'est à cette dernière que Ludovic Apollain, poète, adressa tout d'abord ses hommages, en s'inclinant cérémonieusement: "Mademoiselle, je me suis permis... Mais la personne ainsi honorée se leva vivement et, désignant sa voisine, dit sur un ton de présentation, avec respect, comme pour réparer une gaffe: "Mademoiselle Céleste Mouton. L'effet fut prodigieux. Apollain se redressa, pâlit, rougit, bégaya, balbutia des excuses. Mais le coup fatal avait été porté à ses illusions. Ce n'était pas là la jolie fiancée qu'il avait entrevue dans sa rêverie, ce n'était pas là l'adorable épouse qu'il avait promise à son cœur. En vain la demoiselle d'âge mûr, que l'incident avait quelque peu froissée, essayait-elle, par des grâces sarrasines, de faire oublier les rides qui, sous la coiffe de pond-e-de-riz, proclamaient irrévocablement le nombre respectable de printemps pendant lesquels elle avait soupiré; en vain les autres invitées, venues les ans après les autres, se dépenaient-elles en esprit facile; en vain un professeur de piano massacrât-il quelques morceaux d'opéras, le poète ne pouvait se remettre de sa blessure morale. Et quand après deux mortelles heures passées dans le salon de Mlle Céleste Mouton, Ludovic Apollain se retrouva dans la rue il se prit à regretter profondément de s'être laissé si subitement porter au bonheur qu'il devait attendre. "Et voilà, se dit-il en forme de conclusion, où mène le prestige de la poésie: à être l'objet de la flamme d'une orpheline de quarante-cinq ans.

"Je n'ai pas besoin de vous en dire plus long. Votre grande âme me comprendra. "Daignez recevoir, monsieur le poète, mes compliments les plus chaleureux. "CÉLESTE MOUTON." Apollain resta abasourdi pendant quelques secondes. Il relut la lettre et se mit à rêver. Des projets de mariage s'ébauchèrent en son esprit fébrile; il se voyait déjà conquérant à l'entel sa correspondante, si jolie dans sa toilette de mariée et si douce, comme son nom. Car il ne pouvait en douter, c'était une proposition déguisée d'amour. O prestige de la poésie! Le mardi ou le vendredi? Le poète était perplexé. Présimement la journée de mardi s'échappait. Peut-être aurait-il l'air de montrer un empressement de mauvais aloi en allant le jour même? Et puis, aurait-il le temps de s'acheter une paire de souliers vernis et une cravate blanche? D'autre part, attendre jusqu'au vendredi c'était se vouer au supplice de la curiosité et de l'attente anxieuse. Pourrait-il y tenir? Non; il valait mieux qu'il se décidât tout de suite. En moins de temps qu'il ne faut pour le chanter, Ludovic Apollain enfila sa redingote et descendit l'escalier. Dans la rue il se dirigea vers un cordonnier pour se chausser de vernis, puis vers un chausseur pour se cravater de blanc. Aîné équipé, le cœur treussant, il prit le chemin de la demeure de Mlle Céleste Mouton dont l'adresse était sur la lettre. Arrivé devant la maison il eut comme une hésitation, mais il en triompha bientôt et monta, selon l'indication de la concierge, au deuxième étage, où une vieille bonne vint lui ouvrir. On l'introduisit, tout ému, dans un salon aux tons faibles. Deux dames y étaient installées dans des fauteuils. L'une semblait porter péniblement la quarantaine sonnée; l'autre, sensiblement plus jeune, avait une figure avenante. C'est à cette dernière que Ludovic Apollain, poète, adressa tout d'abord ses hommages, en s'inclinant cérémonieusement: "Mademoiselle, je me suis permis... Mais la personne ainsi honorée se leva vivement et, désignant sa voisine, dit sur un ton de présentation, avec respect, comme pour réparer une gaffe: "Mademoiselle Céleste Mouton. L'effet fut prodigieux. Apollain se redressa, pâlit, rougit, bégaya, balbutia des excuses. Mais le coup fatal avait été porté à ses illusions. Ce n'était pas là la jolie fiancée qu'il avait entrevue dans sa rêverie, ce n'était pas là l'adorable épouse qu'il avait promise à son cœur. En vain la demoiselle d'âge mûr, que l'incident avait quelque peu froissée, essayait-elle, par des grâces sarrasines, de faire oublier les rides qui, sous la coiffe de pond-e-de-riz, proclamaient irrévocablement le nombre respectable de printemps pendant lesquels elle avait soupiré; en vain les autres invitées, venues les ans après les autres, se dépenaient-elles en esprit facile; en vain un professeur de piano massacrât-il quelques morceaux d'opéras, le poète ne pouvait se remettre de sa blessure morale. Et quand après deux mortelles heures passées dans le salon de Mlle Céleste Mouton, Ludovic Apollain se retrouva dans la rue il se prit à regretter profondément de s'être laissé si subitement porter au bonheur qu'il devait attendre. "Et voilà, se dit-il en forme de conclusion, où mène le prestige de la poésie: à être l'objet de la flamme d'une orpheline de quarante-cinq ans.

"Je n'ai pas besoin de vous en dire plus long. Votre grande âme me comprendra. "Daignez recevoir, monsieur le poète, mes compliments les plus chaleureux. "CÉLESTE MOUTON." Apollain resta abasourdi pendant quelques secondes. Il relut la lettre et se mit à rêver. Des projets de mariage s'ébauchèrent en son esprit fébrile; il se voyait déjà conquérant à l'entel sa correspondante, si jolie dans sa toilette de mariée et si douce, comme son nom. Car il ne pouvait en douter, c'était une proposition déguisée d'amour. O prestige de la poésie! Le mardi ou le vendredi? Le poète était perplexé. Présimement la journée de mardi s'échappait. Peut-être aurait-il l'air de montrer un empressement de mauvais aloi en allant le jour même? Et puis, aurait-il le temps de s'acheter une paire de souliers vernis et une cravate blanche? D'autre part, attendre jusqu'au vendredi c'était se vouer au supplice de la curiosité et de l'attente anxieuse. Pourrait-il y tenir? Non; il valait mieux qu'il se décidât tout de suite. En moins de temps qu'il ne faut pour le chanter, Ludovic Apollain enfila sa redingote et descendit l'escalier. Dans la rue il se dirigea vers un cordonnier pour se chausser de vernis, puis vers un chausseur pour se cravater de blanc. Aîné équipé, le cœur treussant, il prit le chemin de la demeure de Mlle Céleste Mouton dont l'adresse était sur la lettre. Arrivé devant la maison il eut comme une hésitation, mais il en triompha bientôt et monta, selon l'indication de la concierge, au deuxième étage, où une vieille bonne vint lui ouvrir. On l'introduisit, tout ému, dans un salon aux tons faibles. Deux dames y étaient installées dans des fauteuils. L'une semblait porter péniblement la quarantaine sonnée; l'autre, sensiblement plus jeune, avait une figure avenante. C'est à cette dernière que Ludovic Apollain, poète, adressa tout d'abord ses hommages, en s'inclinant cérémonieusement: "Mademoiselle, je me suis permis... Mais la personne ainsi honorée se leva vivement et, désignant sa voisine, dit sur un ton de présentation, avec respect, comme pour réparer une gaffe: "Mademoiselle Céleste Mouton. L'effet fut prodigieux. Apollain se redressa, pâlit, rougit, bégaya, balbutia des excuses. Mais le coup fatal avait été porté à ses illusions. Ce n'était pas là la jolie fiancée qu'il avait entrevue dans sa rêverie, ce n'était pas là l'adorable épouse qu'il avait promise à son cœur. En vain la demoiselle d'âge mûr, que l'incident avait quelque peu froissée, essayait-elle, par des grâces sarrasines, de faire oublier les rides qui, sous la coiffe de pond-e-de-riz, proclamaient irrévocablement le nombre respectable de printemps pendant lesquels elle avait soupiré; en vain les autres invitées, venues les ans après les autres, se dépenaient-elles en esprit facile; en vain un professeur de piano massacrât-il quelques morceaux d'opéras, le poète ne pouvait se remettre de sa blessure morale. Et quand après deux mortelles heures passées dans le salon de Mlle Céleste Mouton, Ludovic Apollain se retrouva dans la rue il se prit à regretter profondément de s'être laissé si subitement porter au bonheur qu'il devait attendre. "Et voilà, se dit-il en forme de conclusion, où mène le prestige de la poésie: à être l'objet de la flamme d'une orpheline de quarante-c